

YITGADAL V'YITKADASH¹

par Shalom ASZ

A ma ville, Kutno.

Lorsque les hommes de la Gestapo ont amené Itsche-Meir dans la cour de la communauté juive de Praga, à Varsovie², cela a suscité de l'excitation, de l'attention, du bruit, pourrait-on dire, même de la joie parmi les autres hommes de la Gestapo, qui se trouvaient dans la grande cour à ce moment-là. Le commandant du camp lui-même, un jeune homme dans la vingtaine, avec une petite moustache noire et de petits yeux coulés dans le bronze et pétrifiés, est sorti de son bureau pour saluer Itsche-Meir. Depuis que la Gestapo a établi le lieu communautaire pour les Juifs dans un bâtiment vide en briques d'une école au milieu d'une grande cour, leurs yeux ont vu des Juifs de toutes sortes être amenés ici, tirés de la rue ou hors de chez eux, pour les traîner au travail. Parmi eux se trouvaient des Juifs qui portaient des shorts à la façon européenne et avec une barbe bien rasée, se faisant passer pour des Aryens et il y avait des Juifs cashers avec de longs kaftans et des barbes rasées. Cependant, leurs yeux n'avaient pas encore vu un tel "*Jude*" de pied en cap. Tout l'être d'Itsche-Meir criait le judaïsme haut et fort. Sa barbe était pleine, d'un noir épais, luisant des forces juives rayonnantes. Ses papillotes noires, bouclées en longues nattes, tremblaient sur la barbe aux pommettes épaisses. Ses yeux étaient grands et noirs, agités. Brillants. De même pour ses vêtements : un manteau de soie d'atlas brillant déchiré, noué avec une ceinture et l'essentiel – les chaussettes blanches traditionnelles, qui sortaient de deux fissures de son long kaftan. Les gens de la Gestapo se tenaient autour de lui, plutôt contents sans savoir quoi faire de lui. Ils s'interrogeaient sur ce gros morceau, tremblant de joie. Même le commandant du camp, les mains fourrées dans les poches de son pantalon, regardait Itsche-Meir – et son visage sévère et obstiné était enveloppé d'un léger sourire de contentement qui flottait au-dessus de lui. Les yeux de chacun étaient remplis de plaisir, à la vue de leur victime debout devant eux.

— Quel est ton nom, *Jude* ?, demanda l'un d'eux.

— Itsche-Meir Rosenkranc.

— Itsche-Meir Rosenkranc ? Joli nom !

"Rosenkranc³!", les hommes de la Gestapo rirent.

— Et quel est ton métier, *Jude* ?

— Rabbin.

— Un Rabbin ! Beau métier ! Et qui es-tu ?

Itsche-Meir, qui depuis le moment où les nazis l'avaient attrapé, avait réglé ses comptes avec ce monde et était prêt à tout, était en paix avec lui-même. Il n'y avait

aucun signe de nervosité en lui. Même ses yeux pétillants et vifs se figèrent dans leurs bassins blanc-jaunâtre.

— Un *Jude*, bien sûr, répondit Itsche-Meir à la question dont il ne comprenait pas le besoin.

— Un *Jude*. Bien sûr ! Fantastique ! dirent les hommes de la Gestapo, tout en continuant de rire.

Seul le commandant du camp retenait son rire. Comme toujours, son visage montrait de la sévérité. Il voulait mettre un terme à la comédie, mais le "*Jude*" était un tel best-seller, un véritable trésor, qu'il ne pouvait pas contrôler son esprit et empêcher ses yeux de se baigner un instant de plus dans ce visage juif. Maintenant, le visage du commandant du camp devint aussi sérieux que celui d'un chat, saisissant une souris avec ses pattes et l'examinant de son regard pénétrant. Ce qui manquait ici, cependant, c'était la peur de la mort qui sortait des yeux de la souris ! Le Juif ne montrait aucune peur, aucune détresse. Ses yeux ne clignaient pas, sa haute stature ne bougeait pas, ses lèvres ne tremblaient pas. Il se tenait comme un pilier de pierre. L'absence de peur du Juif gênait le commandant du camp dans son regard sur la victime, son plaisir de cette vue, et le rendait nerveux. Soudain, il tendit la main et en un instant ses doigts saisirent les poils de la moitié du visage du Juif, s'accrochant à ses papillotes, une partie de sa moustache et le bord de la barbe de sa joue, qui abondaient et remplissaient sa large paume.

— Dis : "*Jude schwein – habe keine ehre!*"⁴", cria le commandant du camp.

Itsche-Meir répéta après lui : "*Jude schwein – habe keine ehre!*"

— Plus fort !

— *Jude schwein – habe keine ehre!*

— Encore plus fort !

— *Jude schwein – habe keine ehre!*, s'exclama Itsche-Meir en criant. Ensuite, le commandant du camp lui a tiré sa main. Les poils, cependant, sont restés fermement plantés dans la chair d'Itsche-Meir et ne se sont pas cassés.

— Merde, dit le commandant du bataillon et il tira plus fort. Les poils résistèrent encore.

— Voilà un vrai *Jude* ! C'est une vraie barbe juive ! dit d'un ton moqueur le commandant du camp à l'intention de ceux qui se tenaient autour de lui, un peu gêné que la barbe juive ne lui cède pas facilement, et il posa son pied sur le ventre juif et tira de toutes ses forces.

Cette fois, la barbe lui céda, et la main du commandant du camp tenait le bout d'une papillote arrachée, une partie de la moustache et une touffe épaisse de la barbe des larges joues du Juif.

¹ Du livre "*Livre de la guerre du ghetto – Entre les murs, dans les camps, dans les forêts*", édité par Yitzhak Zuckerman, Moshe Basok, publié par le Kibboutz HaMeuchad, Maison des Combattants du Ghetto Yitzhak Katznelson, 1954. L'auteur a dédié l'histoire ci-dessus à sa ville – Kutno.

² NdT : nom du quartier juif, au nord de Varsovie.

³ NdT : "*Rosenkranz*" signifie "*rosaire*" en allemand.

⁴ allemand, "*Cochon de youpin – Je n'ai pas d'honneur !*"

Eh bien, toi, essaye donc, s'il te plaît ! dit à un membre de sa bande le commandant du camp en pointant la barbe du Juif.

Et à Dieu ne plaise, la chose s'est reproduite.

Un affrontement de forces s'est engagé sur la barbe juive. Certains d'entre eux ont réussi à arracher une poignée entière en deux ou trois coups mais l'un d'eux, un nain de la Gestapo, a remporté le concours : un coup fort et sa paume était pleine d'une nouvelle touffe de la barbe d'Itsche-Meir.

Itsche-Meir était toujours debout sur ses pieds avec ses chaussettes blanches. La peau de sa chair perçait à travers les trous de ses chaussures déchirées. Dans sa barbe, qui un moment auparavant était pleine, croissante et radieuse, de grandes taches chauves étaient visibles. La barbe était maintenant faite de touffes simples et éparses, reliées par des jets de sang liquide provenant des blessures que la peau déracinée et l'arrachage des poils avaient faites sur son visage.

La barbe d'Itsche-Meir n'était plus une barbe. C'était devenu une masse humide, comme un chiffon collé au visage d'une personne. Les yeux d'Itsche-Meir, cependant, étaient comme avant. Et même toute son apparence était ce qu'elle était. Et le pire – ce n'est que maintenant que la Gestapo s'en rendait compte – le "*Jude*" avait totalement oublié l'essentiel : crier alors que sa barbe était arrachée. Le commandant du camp ne pouvait pas décider s'il devait considérer le comportement du Juif comme une manifestation de courage et de caractère, ou d'impudence et d'arrogance juive. Dans le premier cas, il était prêt à faire crédit au Juif, mais dans le second, il voulait donner au Juif une telle leçon qu'il en oublierait sa fierté juive. Alors, il demanda à Itsche-Meir :

— Ça t'a fait mal ?

— Un peu, monsieur, répondit Itsche-Meir.

La réponse du Juif calma un peu le commandant du camp. Cependant, il voulait être encore plus sûr :

— Et qui es-tu ?

— *Jude schwein – habe keine ehre!*, dit Itsche-Meir à pleine voix.

— Un Juif décent ! Un Juif agréable ! dit le commandant du camp, satisfait.

— Eh bien, maintenant, voyons ce que tu peux faire. Attachez-le au chariot !

Ils conduisirent Itsche-Meir jusqu'à un chariot de marchandises garé dans la cour. Le chariot avait un harnais d'homme : des cordes attachées à ses côtés et des lanières de cuir à leurs extrémités, comme c'était la coutume des porteurs de Varsovie. Itsche-Meir fut attaché au chariot, et des hommes de la Gestapo sautaient dessus et en descendaient. L'un d'eux s'est assis sur le "banc", un fouet à la main, et a commencé à frapper Itsche-Meir :

— En avant, *Jude*, en avant ! lui dit le propriétaire du fouet, en le fouettant.

Itsche-Meir a tiré son long cou de sa chemise déboutonnée et de son kaftan. Son cou et sa large protubérance s'étira comme le cou d'une autruche. Sa grosse tête tout en haut de son cou semblait, à cause de sa barbe déchirée, surdimensionnée, encombrante. Et comme

une autruche, il présentait et écartait ses jambes, avec leurs chaussettes, fines comme des bâtons. Les sandales d'Itsche-Meir restèrent coincées dans le sol boueux, ses pieds s'enfonçant sous lui. Une sueur de peur coulait maintenant de son front, et plus que cela – de son long cou et de sa nuque osseuse saillante. Il fit de son mieux pour tirer et déplacer le chariot, qui s'enfonçait à cause de la lourde charge des hommes de la Gestapo qui étaient dessus, les roues coulant dans le sol humide. Mais plus Itsche-Meir continuait à tirer, plus la charrette refusait de bouger. Itsche-Meir a essayé de changer de pied : il a une fois tendu son pied gauche, une fois son pied droit, vers l'avant. Puis il a essayé de tirer une fois avec une épaule et une fois avec l'autre. Il encaissa les coups de fouet de ses bourreaux, mit toute sa force pour tirer la charrette, mais ne produisit que les éclats de rire provoqués par ses efforts : la charrette ne bougea pas de sa place.

— Donnez-lui un autre cochon pour l'aider ! s'exclama le commandant du camp, qui se tenait les mains dans les poches de son pantalon, regardant la scène. Le sourire silencieux de satisfaction qui illuminait son visage auparavant avait disparu : son visage était maintenant enveloppé d'un sérieux mélancolique.

De quelque part, ils trouvèrent et emmenèrent un deuxième Juif, beaucoup plus âgé qu'Itsche-Meir ; un homme aux yeux rouges par manque de sommeil et à la barbe tremblante. Ils attelèrent le Juif de l'autre côté du chariot. Les coups de fouet atterrirent alors sur la tête des deux Juifs. Le vieux Juif tenait le harnais d'un côté et Itsche-Meir de l'autre. Itsche-Meir a changé de position. De toute sa volonté, avec toutes les forces qui résidaient dans sa poitrine en avant, il tira sur le chariot. Le vieux Juif a essayé de faire de même. Mais le chariot n'a pas bougé.

— Qu'ils sentent les coups de fouet ! s'exclama le commandant du camp.

Le fouet retourna dans sa main, et les coups recommencèrent à pleuvoir sur les costumes d'Itsche-Meir et du vieux Juif. Itsche-Meir reçut les coups de fouet et resta silencieux mais le vieux Juif, à chaque coup frappant sa tête, criait : "Oy vey, père au paradis ! Oy, oy, mère", et cela a stimulé l'appétit de rire des hommes de la Gestapo :

— *Vey Vey, aba'le! – Oy, Oy ima'le!*, se moquaient les Nazis, imitant le Juif.

Et soudainement, Itsche-Meir y arriva. En entendant les rires au son de "*aba'le-ima'le*", il allongea immédiatement son cou et sa nuque à travers le harnais, attrapa le chariot de ses doigts osseux, lança sa poitrine en avant d'un coup brusque, tout son corps mobilisant l'ensemble de ses forces stockées en lui vers ses membres, jambes plantées dans le sol et envoyant son corps en avant – et le chariot bougea. Itsche-Meir courut, et tira le vieux Juif avec lui.

— Le Juif l'a fait ! Le Juif l'a fait ! s'exclamèrent les hommes de la Gestapo, frappant des pieds le sol du chariot qui maintenant avançait.

— Un Juif décent ! dit le commandant du camp. Laissez-le aller !

Ils ont détaché Itsche-Meir du chariot. Le kaftan en soie d'atlas était déchiré et complètement mouillé, et là où se trouvait la lanière de cuir du chariot, une traînée humide d'horreurs est apparue, griffée sur sa poitrine.

— Un Juif décent, un Juif obéissant ! Groupe "A", allez couper les barbes ! Laissez-le aller, pour aujourd'hui ! cria le commander du camp à ses hommes, et il sortit de la cour pour retourner à son bureau, les mains dans ses poches de pantalons, sans jeter un seul regard à Itsche-Meir.

Itsche-Meir fut pris et placé contre un mur. Immédiatement après, on lui amena l'un des Juifs captifs. Lui, un jeune homme chargé de ce rôle, a coupé avec de gros ciseaux noirs le reste de la barbe, des papillotes, de la moustache, des cheveux de la tête d'Itsche-Meir et y a laissé une série complète d'"escaliers". Et Itsche-Meir sans barbe, se sentant comme si son âme lui avait été enlevée et son humanité transmigrée en bête, fut descendu dans la prison du camp qui était souterraine, une sorte de cave, et là, entre des murs humides et moussus, il trouva certains de ses frères, certains couchés et d'autres assis sur des sacs de foin, qui avaient été enlevés le jour même dans la rue et amenés dans sur des lieux fréquentés, pour le travail.

Crépuscule d'une journée d'automne précoce. De nombreux Juifs étaient désormais amenés dans la salle du sous-sol, rentrant "chez eux" du travail. Certains jeunes, d'autres âgés : des Juifs rasés de près et court-vêtus, des Juifs en long kaftans, portant des chapeaux noirs de Varsovie à fine visière. Certains d'entre eux avaient, comme Itsche-Meir, la barbe arrachée et effilochée et la tête taillée en "escalier" ; d'autres avaient oublié de se tailler la barbe ; pour certains, la barbe avait déjà recommencé à pousser, d'autres n'en avaient absolument aucun signe. Les Juifs, dans leur état, se jetèrent à terre. Leurs visages et leurs vêtements étaient sales, tachés par la boue imbibée de sueur qui coulait de leur chair. Les Juifs gisaient sans bruit, seuls quelques-uns d'entre eux respiraient lourdement et bruyamment, et le bruit fort de l'expiration était encore plus silencieux et plus stagnant que le silence. Tout le monde ne s'est pas couché. Certains d'entre eux se levèrent, s'assirent et restèrent sur place. Les gens assis avaient tous ôté leurs chaussures, leurs bottes, leurs sandales et avaient pris leurs pieds dans leurs mains. Les pieds étaient enflés, blessés, cognés, cicatrisés. Comme s'ils avaient parcouru des centaines de kilomètres, escaladé des montagnes, heurté des pierres. Ils étaient rouges enflammés et comme si de la vapeur s'en échappait. Il semblait que ces gens allongés et assis ici n'étaient plus que des jambes et des pieds : ils perdaient tout intérêt pour la vie autre que celle-ci, oubliaient leur propre existence. Toutes les difficultés étaient rassemblées en un seul point chaud, dans une seule grande douleur, cette douleur lancinante dans leurs jambes. Et c'était comme si les personnalités des gens étaient rassemblées de tous leurs corps, de toutes leurs âmes, et descendaient, concentrées, attaquées, rassemblées dans les pieds enflés, conquérant tous les sens et toutes les émotions.

Soudain, une voix se fait entendre : *Yitgadal v'yitkadash sh'mei raba!*

Les têtes se dressèrent, les visages s'inclinèrent. Immédiatement, les "pieds" furent oubliés, comme si les gens avaient été tirés d'un profond sommeil par ce "*Yitgadal*," si connu, tellement gravé dans le cœur, et ici si lointain, si rare d'entendre. Ils ont vu un Juif portant un kaftan d'atlas déchiré et sale, un chapeau juif sur sa tête entourée d'un mouchoir coloré, comme s'il avait mal aux dents, debout près du mur, bougeant dans sa prière.

Et c'était comme si les gens étaient rappelés par le "*Yitgadal*" d'Itsche-Meir dans le monde qu'ils croyaient avoir déjà quitté pour toujours, là-bas, de l'autre côté de la barrière, et quand ils étaient transportés là quelques un des Juifs captifs bondirent de leur place, lâchant leurs pieds de leurs mains, allèrent dans le coin où se tenait Itsche-Meir, et prièrent avec lui, en se balançant. Certains restèrent assis, regardant anxieusement vers la porte. Des voix s'élevèrent, une, puis deux :

— Dépêchez-vous et finissez !

— Vite, vite, avant qu'ils arrivent !

Rapidement, en toute hâte, ils dirent ensemble la prière de "*Kedushah*" ensemble, et ils accomplirent les trois dernières étapes de la prière de "*Shemoneh Esreh*" avant qu'un autre d'entre eux n'ouvre la bouche.

Soudain, un long sifflement retentit au-dessus des têtes dans le sous-sol plein et bondé. Les gens assis lâchaient leurs pieds de leurs mains et, autant qu'ils le pouvaient, se dépêchaient, attrapaient et enfilait leurs chaussures, mettaient des haillons sur leurs blessures, se levaient et sortaient en colonnes, deux par deux, chacune avec son assiette en fer blanc. Ils marchaient comme des soldats jusqu'à la pompe dans la grande cour. Ils puisaient de l'eau, se lavaient, s'essuyaient le visage et les mains avec les pans de leurs kaftans, puis marchaient, à la manière de l'armée, jusqu'au grand auvent en bois provisoirement érigé et doté de longs bancs. Ici se trouvait la cuisine, où des hommes et des femmes juifs préparaient de grandes marmites de soupe aux pommes de terre. Tout le monde a reçu une assiette de soupe avec un morceau de pain et s'est assis pour manger.

Itsche-Meir, avec les bandelettes sur les joues, se déplaçait comme un soldat entraîné, comme s'il était ici depuis une éternité, de sorte que l'homme de la Gestapo, qui le surveillait, ne trouvait aucune excuse pour le harceler.

Avant de mettre la tranche de pain dans sa bouche, Itsche-Meir la bénit. Le début de la bénédiction fut englouti dans sa bouche et seule sa fin fut entendue : "*hamotzi lechem min haaretz*."⁵

Les Juifs qui se précipitaient avec la fine cuillère comme des loups affamés sur le repas qu'ils avaient désiré toute la journée, avalaient la cuillère avec la bouche béante. La bénédiction d'Itsche-Meir leur rappela quelque chose. Ils grognèrent après lui, arrêtaient de manger. Certains d'entre eux se contentaient de dire un simple "*Amen*," qui sortait de leur bouche. Les hommes de la

⁵ NdT : fin de la prière de bénédiction du pain.

Gestapo, qui se tenaient près de la cuisine de fortune, ont observé que quelque chose se passait ici, mais cela s'est passé si vite qu'ils n'ont pas pu comprendre de quoi il s'agissait ; le "monde" avait déjà dîné comme toujours, lavé ses assiettes en fer blanc – et Itsche-Meir parmi eux.

Le lendemain, avant que le matin gris ne franchisse la trappe intérieure de la cave, les Juifs opprimés ne se réveillèrent pas au sifflet de l'homme de la Gestapo, mais au son du "*Yitgadal v'yitkadash*" d'Itsche-Meir.

Certains se sont levés et ont imité Itsche-Meir ; d'autres ont attendu que l'homme de la Gestapo siffle.

Itsche-Meir faisait la queue dans la cour, les pans enroulés de son kaftan déchiré coincés dans sa ceinture et, avec le groupe "A", il fut emmené au travail.

Ils ont conduit le groupe loin de la ville, jusqu'à ce qu'ils atteignent un champ où une route était pavée. Itsche-Meir y trouva déjà d'autres Juifs qui travaillaient en groupes sous la supervision de la Gestapo.

La route était en train d'être pavée. Un groupe de Juifs a creusé une fosse, d'autres ont mis la terre excavée dans une brouette et l'ont déversée sur la route pavée. Toute une file de Juifs, nus jusqu'aux pantalons, portaient sur leur poitrine nue des pierres qu'ils avaient prises à mains nues dans un gros tas, les amenaient jusqu'à la route pavée et les y déchargeaient. D'autres Juifs, plus jeunes, étaient attelés à un énorme rouleau compresseur en fer qui roulait sur les pierres éparpillées sur le chemin. Itsche-Meir a rejoint le groupe en traînant des pierres du tas jusqu'à la route.

L'homme de la Gestapo lui ordonna d'enlever son kaftan, comme le reste des Juifs. Il le fit. On lui ordonna d'enlever sa robe, son "quatre ailes", sa chemise. Il obéit immédiatement ; seulement lorsqu'il atteignit les "quatre ailes", il hésita un instant, comme quelqu'un qui se ferait une opinion. Le regard de l'homme de la Gestapo était néanmoins un rappel. Il se déshabilla, resta debout avec seulement son pantalon attaché par un ruban sur ses épaules nues, et son visage était encore bandé d'un foulard-cravate coloré. L'homme de la Gestapo l'arracha de sa tête, avec le chapeau qui était dessus. Le visage d'Itsche-Meir se révéla en totalité. Les visages barbus semblent totalement nus une fois retirés de leur cadre. Ils avaient l'air sauvages, inhumains, comme si l'ombre de la barbe les accompagnait. Itsche-Meir, qui hier encore suscitait tant d'excitation parmi les hommes de la Gestapo avec sa barbe forte et brillante, apparaissait ici aujourd'hui, sans sa barbe, comme un prisonnier condamné à moitié rasé, un voleur envoyé dans un pays abandonné, de poussière et de cendre. L'homme de la Gestapo ne voyait pas comment il pourrait s'amuser avec Itsche-Meir, dans la mesure où il n'était même pas possible d'attraper sa barbe. Il s'est levé, lui a donné un coup de pied dans son ventre de Juif et l'a envoyé travailler.

Au travail, cependant, l'homme de la Gestapo n'a pas trouvé l'ombre d'un défaut chez Itsche-Meir. Itsche-Meir a parfaitement fait son travail, voire généreusement, comme s'il le désirait. Il chargeait autant de pierres sur ses bras et sa poitrine qu'il pouvait en porter, marchait en rang à pas diligents, amenait les pierres à leur place et les

déposaient là. Il ne s'accorda aucun moment de repos, aucune pause.

Cette journée de début d'automne était chaude. Le soleil brillait sur le crâne rasé d'Itsche-Meir ; La sueur coulait sur son front et adoucissait les fines cloques qui avaient commencé à sécher sur la peau épilée de son visage. Des jets de sang commencèrent à en couler, se mêlant aux jets de sueur dégoulinant de ses cheveux. Maintenant, ils dégoulaient ensemble sur sa poitrine, son cou et ses épaules, tout mouillés et trempés de sueur. Mais Itsche-Meir faisait son travail. Il allait et venait, sans interruption. Ce n'est qu'occasionnellement qu'il essuyait son cou humide de sa main nue. Mais sa main n'était pas souvent libre ; à tout instant, elle agrippait de lourdes pierres. Donc, Itsche-Meir laissait couler les jets mêlés de sang et de sueur sur son corps à moitié nu – et il a fait son travail avec une telle perfection que cela a même satisfait son garde, l'homme de la Gestapo :

— Bon *Jude*, *Jude* obéissant ! Finalement, il y a un *Jude* décent. Qui es-tu ?

— *Jude schwein* – *habe keine ehre!*, cria Itsche-Meir à pleins poumons.

— Bon *Jude*, obéissant, *Jude* décent.

La demi-heure qui leur était accordée pour le repos de l'après-midi fut utilisée cette fois par Itsche-Meir comme pour tous les autres – il tenait ses pieds dans la paume de ses mains.

Le soir, alors que le groupe de Juifs s'asseyait à sa place, Itsche-Meir et les autres Juifs aperçurent, de l'autre côté de la clôture basse qui entourait le bâtiment en brique, le rassemblement d'une foule de personnes. Lorsqu'il s'est approché de la porte, il a pu voir qu'un grand pilier dominait la cour au-dessus de la clôture, et trois cadavres, avec de longues jambes nues et étendues, se balançant en dessous d'eux, dont les bottes avaient été enlevées. La foule à l'extérieur regardait les exécutés que les bourreaux laissaient pendre pour effrayer la population. Deux chrétiennes s'agenouillaient sur les pierres et priaient les yeux fermés. D'autres restaient pétrifiés et silencieux.

— *Oy*, Neta-Moshe a été pendu, grogna pour lui-même un ami Juif, de la colonne d'Itsche-Meir.

— *Baruch Dayan HaEmet!*, murmura Itsche-Meir.

— Il faisait des objections. Je lui ai dit d'arrêter d'objecter. "Violation de la discipline", ils appellent ça, grogna le Juif pour lui-même.

— Nous sommes tous entre les mains de Dieu, répondit Itsche-Meir dans un grognement.

Cette fois, les Juifs assis étaient sidérés. Ils n'avaient même pas le courage de parler de l'événement alors qu'ils étaient déjà dans la cave, et ils s'agenouillaient et tombaient sur les sacs de foin, ou s'asseyaient les pieds dans les mains. Les ailes noires de la mort, qui planaient sur tout, rassemblaient les Juifs dans leur ombre. Ils craignaient même d'expirer lourdement, comme ils le faisaient toujours. Ils restèrent assis, les pieds dans leurs mains.

— *Yitgadal v'yitkadash sh'mei raba!*, cette fois, la voix d'Itsche-Meir était plus forte et plus assurée.

— Que veut-il ? Amener un Holocauste sur nos têtes ? faisaient entendre quelques voix de protestation.

— N'a-t-il pas vu ce qui se passe ici ?

Cette fois, Itsche-Meir a eu moins de compagnie. Au lieu de cela, plus de voix se faisaient entendre :

— Bon, vite... vite... sois bref et termine...

— *Ve'ahavta 'et Adonai Elokeicha, bechol levavcha, uvechol nafshecha, uvechol me'odecha*, Itsche-Meir insista sur les mots.

— Bon, assez, maintenant..., dirent quelques voix effrayées de chaque coin.

Itsche-Meir avala le reste des mots.

Ainsi, une semaine entière s'est écoulée. Itsche-Meir était excellent en termes de diligence, de discipline, d'obéissance, d'action volontaire et de soumission. Il est devenu le "garçon favori" de la Gestapo. Ils le présentaient en exemple aux autres Juifs : "Enfin, il y a un Juif décent," ils plaisantaient même en disant qu'ils en feraient un "chef de camp" pour les Juifs. Il a fait son travail avec une telle perfection que pas un seul de ses muscles ne se relâchait en signe de protestation ou de réticence.

C'était le cas jusqu'à vendredi. Lorsque le vendredi après-midi arriva, la Gestapo constata l'agitation d'Itsche-Meir. Chaque fois qu'il venait au tas pour charger des pierres sur lui-même, il s'arrêtait un instant et jetait un coup d'œil vers le ciel pour voir où était le soleil. La Gestapo l'avait déjà réveillé à plusieurs reprises de ses rêves en lui donnant un coup de fouet sur la tête. Itsche-Meir, cependant, était toujours agité : ses grands yeux effrayés ne cessaient de regarder vers le haut.

Et puis ils ont finalement été ramenés "à la maison" après le travail. Itsche-Meir se précipita, comme s'il essayait de devancer tout le groupe, mais avec difficulté, un autre compatriote juif de la colonne l'arrêta. Dieu merci, ils étaient déjà revenus sur la place de rassemblement avant que l'on puisse voir la moindre étoile qu'Itsche-Meir cherchait dans le ciel. Dès qu'ils entrèrent dans le sous-sol, Itsche-Meir s'approcha du mur, essoufflé, et commença à dire :

"*Yitgadal v'yitkadash sh'mei raba!*"

— Plus vite, vite, vite !

Cette fois, Itsche-Meir n'était pas pressé. Lorsqu'il eut fini de lire tout le "*Shema*," il sortit de sa poche une tranche de pain, enveloppée dans du papier, qu'il avait cachée sur lui, leva la tranche et commença la sanctification :

"*Yom hashishi vaychulu hashamayim veba'aretz vechol tseva'am...*"

Dieu merci ! tout se passa bien, sans interruption.

Mais le lendemain matin, quand Itsche-Meir réveille le monde avec son "*Yitgadal v'yitkadash*," il resta debout près du mur. Le long coup de sifflet avait déjà été entendu, tout le monde s'était déjà dépêché de faire la queue et de partir – et Itsche-Meir se tenait toujours debout contre le mur et se balançait.

— Itsche-Meir, allez ! le pressa quelqu'un.

Itsche-Meir ne réagit pas et ne cessa pas de se balancer.

— Itsche-Meir !

— Tirez-le !

Itsche-Meir ne se laissa pas entraîner hors de sa place. Il continua et se balançait.

— Il risque sa vie ! Allez !

— Itsche-Meir ! dit une dernière voix.

Tous défilèrent et sortirent. Itsche-Meir resta debout près du mur.

Bientôt une pluie de coups de fouet s'abattit sur lui et il entendit une voix hurlante, comme si des démons dansaient autour de lui.

— Toi, foutu *Jude* !

Itsche-Meir laissait tomber la pluie de coups de fouets s'abattre sur sa tête et continuait à se balancer.

Un coup sur une côte, et l'effondrement. Il se tenait face à face, devant des yeux crachant le feu, devant des dents blanches, pointues et saillantes. Un coup de poing lui a ravagé le visage.

— Dehors !

— Seigneur miséricordieux ! Aujourd'hui je ne peux pas. Aujourd'hui est un jour de repos, dit Itsche-Meir, essayant de montrer un visage agréable et amical, alors que du sang coulait de son nez gonflé.

— Quoi !

— Aujourd'hui c'est Shabbat pour nous, aujourd'hui c'est un jour de repos, aujourd'hui je ne peux pas.

L'homme de la Gestapo n'a plus frappé. Il l'a attrapé par le cou, l'a sorti du sous-sol et l'a amené au bureau du commandant du camp. Claquant les talons, il tendit le bras :

— Heil Hitler!

— Heil Hitler, qu'est-ce qui arrive ?

— Violation de la discipline !

Les petits yeux du commandant sont devenus encore plus petits, son visage est devenu plus sérieux. Il réfléchit un instant. Il le connaissait. En effet, c'était le Juif à la longue et grande barbe. Il avait un rapport sur ce Juif : "obéissant." Autant il était instruit et expérimenté dans son métier, autant son cœur était vide d'émotion, c'était le Juif – que ce soit à cause de son comportement pendant tout ce temps, ou parce que le jeu avec la barbe lui avait fait du bien – c'était le Juif qui évoquait en lui un dernier reste d'humanité. Il cherchait à sauver ce Juif-là parmi ces Juifs. Il se leva, se dirigea vers le juif qui se tenait devant lui, apathique, avec un sourire bête sur sa face ensanglantée. Il prit le fouet des mains de l'homme de la Gestapo, le passa sur la tête du Juif et demanda :

— Qui es-tu ?

— *Jude schwein – habe keine ehre!*, s'exclama Itsche-Meir, en criant de toutes ses forces.

— Maintenant, va travailler, *Jude* ! dit le commandant du camp.

— Seigneur miséricordieux, aujourd'hui je ne peux pas, aujourd'hui c'est un jour de repos.

— Faites-le sortir ! ordonna le commandant du camp.

— Heil Hitler!

— Heil Hitler!

Le commandant du camp décrocha le téléphone. Cependant, il ressentait quelque chose à l'intérieur. Il

raccrocha et appela l'homme de la Gestapo, qui avait déjà fait sortir Itsche-Meir.

— Garde ! Montrez-lui la potence !

Ils emmenèrent Itsche-Meir sur le lieu de pendaison, lui montrèrent la potence.

— Tu sais ce que c'est, *Jude* ?

— Oui, je l'ai vu... un endroit où les gens sont pendus, répondit Itsche-Meir.

— Tu seras pendu si tu ne vas pas travailler.

— Seigneur miséricordieux, je vous l'ai déjà dit. Aujourd'hui je ne peux pas. Dieu m'en préserve, je ne peux pas. Aujourd'hui, c'est Shabbat. Jour de repos.

Ils en informèrent le commandant du camp.

Le commandant du camp a téléphoné aux autorités supérieures. Il fut chargé "de pendre le Juif Itsche-Meir Rosenkranc, aujourd'hui même, à six heures du soir, avec deux autres membres de la religion catholique."

Lorsqu'Itsche-Meir fut conduit à la potence, il ne cessa de marmonner une *mincha* de Shabbat. La potence ne le dérangeait pas. Une chose le dérangeait et à cause de cela, il regardait continuellement le ciel pour savoir si le Shabbat était déjà fini. Voyant que c'était encore le jour saint, il se tourna vers le surveillant qui l'accompagnait jusqu'à la pendaison.

— Seigneur miséricordieux, j'ai une requête pour vous. Vous avez été vraiment si bon pour moi.

— De quoi s'agit-il, *Jude* ?

— S'il vous plaît, attendez que les premières étoiles apparaissent dans le ciel – et il pointait son doigt vers le haut. Aujourd'hui est un jour de repos.

Un instant, le surveillant fut étonné d'entendre l'étrange demande du Juif, puis il sourit :

— Qu'il en soit ainsi, *Jude*. Les autres seront pendus les premiers.

Les deux catholiques condamnés à mort en même temps qu'Itsche-Meir furent pendus les premiers. Mais ce fut son tour avant qu'il ait terminé la *mincha* de Shabbat.

"*Atah echad v'shimcha echad*," ajouta Itsche-Meir, en grognant pour lui-même tandis que la corde lui était passée autour du cou.

Le soir, alors que le groupe de Juifs revenait du travail, des gens se trouvaient de nouveau devant le portail. Au-delà de la clôture en briques qu'ils avaient déjà aperçue, le corps mince d'Itsche-Meir se balançait au-dessus du poteau suspendu, en compagnie des deux autres. Ses pieds nus, dont les sandales avaient été retirées, s'allongeaient et s'étiraient. La plupart des Juifs gardaient les yeux baissés pour ne pas voir, et poussaient un soupir dans leur cœur : Itsche-Meir était également parti.

La plupart d'entre eux étaient silencieux. Mais lorsqu'ils entrèrent dans leur cave, ils ne se jetèrent pas sur les planches de bois. Ils n'ont pas pris leurs pieds dans les mains. Bientôt, l'un d'eux se leva et recula près du mur du sous-sol, commença à se balancer et s'écria à haute voix :

— *Yitgadal v'yitkadash*.

Personne ne l'a plus pressé avec des : "Vite, vite." Ils se levèrent et se regroupèrent les uns après les autres derrière le chantage, et ils commencèrent tous à se balancer ensemble :

"*Yitgadal v'yitkadash*."

Itsche-Meir avait gagné et ils continuèrent dans sa voie.